

Club Généalogique de  
Castelnau de Médoc

Bulletin n°42

Avril 2015



Club Généalogique de Castelnau de Médoc

#### Membres du bureau :

Président Fondateur	Jean-Daniel Birebont
Président d'Honneur	Christine Dabé
Président	Jean Daniel Birebont
Vice président	Jean-Claude Gaillard
Trésorière	Mariannick Lafiteau
Trésorier adjoint	Dominique Schumacher
Secrétaire	Jean-Pierre Arnaud
Secrétaire adjoint	Marianne Seïté
Rédaction Bulletins	Christine Dabé

A été créé le 3 octobre 2004 au cours d'une assemblée constituante qui s'est déroulée à la Maison de l'Association Culture et Jeunesse ( ACJ ) de Castelnau de Médoc.

Cette association est régie par la loi de 1901, déclarée en Préfecture le 15 avril 2005, sous le numéro 4/03660, enregistrée au Journal Officiel le 7 mai 2005, page 2222 et article 748. N° identifiant SIREN : 503 758 708

Ce logo a été créé de toute pièce par le Conseil d'Administration et son Président-Fondateur avec l'aval du Premier Magistrat de la Municipalité et du Représentant du Conseil Général.

Le Club GénéaMédoc a pour but de développer sur le plan cantonal et départemental, en constante liaison avec les autorités compétentes, les activités liées à la Généalogie, l'Histoire de la commune et du canton et , à terme, d'aider à la numérisation des archives communales et paroissiales.

Son bureau : GénéaMédoc Mairie rue du Château 33480 Castelnau de Médoc

Numéro de téléphone : 0556 5812 98 Jean-Daniel Birebont

Adresse courriels : [daniel.birebont@wanadoo.fr](mailto:daniel.birebont@wanadoo.fr) ,

[jeanclaudegaillard1047@neuf.fr](mailto:jeanclaudegaillard1047@neuf.fr) , [jean-pierre.arnaud2@orange.fr](mailto:jean-pierre.arnaud2@orange.fr)

Permanences : sur demande aux adresses courriels ci-dessus

Le club publie 4 bulletins par an. La cotisation (année civile) donnant droit aux 4 bulletins est de 20€ pour les adhérents, 20€ également pour les personnes adhérentes des associations affiliées à l'UGAP (gratuite pour les associations par échange réciproque) et 30€ pour toute personne extérieure.(Les frais d'envoi sont à prévoir en sus).

Toute reproduction de cette brochure **SANS AUTORISATION PREALABLE** du Président et du Président Fondateur de l'Association GENEAMEDOC sera passible de poursuites.

**Rappel** : Association Loi 1901, enregistrée au Journal Officiel le 7/05/2005, page 2222, article 748, facture 5511326X du 3/06/05, référence 0500190748-2754513Y.

## Sommaire

- 1 Le mot du Président
- 2 Histoire du Catharisme
- 3 Hortense Schneider
- 4 La honte de Pavie
- 5 Ancien cimetière de la Madeleine
- 6 Les décrotteurs de Bordeaux
- 7 Anecdotes parisiennes
- 8 Bataille d'Ypres (2ème)
- 9 Charles VIII épouse Anne de Bretagne
- 10 les 10 jours qui n'existèrent pas
- 11 Louise de Bettignies
- 12 Notre dame de Soulac
- 13 Métiers d'autrefois

# Le mot du Président

Après sept ans à la présidence de notre association Généamédoc, Christine Dabé a décidé de ne pas se représenter et donné sa démission à notre AG du 12 janvier 2015. Christine n'ayant pas assuré sa succession et maintenant son départ immédiat, en temps que président fondateur, j'ai donc décidé de faire un dernier tour de table pour savoir si quelqu'un désirait se prononcer. Aucun adhérent n'ayant présenté sa candidature, la décision paraissait évidente : soit c'était la dissolution du club faute de Président, soit déclarer « vacant » le poste de Président, soit me faire violence et reprendre en main Généamédoc. C'est cette dernière solution que j'ai choisie car je ne pouvais me résoudre, malgré mes problèmes de santé, à mettre au pilori dix années fructueuses et vingt neuf adhérents qui aiment se réunir une fois par mois en toute convivialité afin de débattre et d'animer nos séances associatives. Et puis, comment pourrais-je oublier que vous m'avez apporté votre aide à l'écriture des deux livres « Mémoire en Castelnau » et « Evolution » qui auront rapporté 14 000€ à Anaïs, Yann, Anaël et au Conseil Municipal des Jeunes. Nous sommes le seul club de généalogie de Gironde (et peut être de France) à être impliqué dans une action caritative de cette nature ou le bénévolat et le désintéressement sont la priorité. Tout le mérite vous en revient.

J'aimerais que cette présidence ne soit pas unilatérale mais participative. Je vous ai soumis mes souhaits du parcellement des tâches à accomplir et à se répartir entre nous. Vous avez été nombreux à répondre favorablement à ma demande et je sais que vous m'aidez du mieux que vous le pourrez.

Enfin, je désirerais impulser un nouvel élan d'intéressement à nos réunions. Pour sortir de la « routine », nous ferons tous les trimestres une présentation sur des thèmes variés (ex : guerre 14/18 et ses Morts pour la France, les scieurs de long, le château de l'Isle, la lessive autrefois.....). Nous n'hésiterons pas à faire intervenir des personnes de l'extérieur (gratuitement) ou à présenter nous même des sujets que nous déterminerons nous même dans une prochaine réunion. L'exemple du 9 mars avec la venue de Serge Dumartin de Blanquefort comme conférencier fut un franc succès et ses conseils iront au-delà d'une présentation puisqu'il reviendra nous aider avec son expérience, sa minutie et son « professionnalisme » à présenter des fiches individuelles par combattant détaillées et illustrées. Gardons en mémoire que nous ferons une méga présentation aux alentours du 11 novembre 2018 dans l'esprit de celle réalisée pour le début des hostilités en août 2014. Et 2018, c'est demain.

Encore merci de m'aider à porter notre club de généalogie à bout de bras et de faire en sorte qu'un jour, l'un d'entre vous prenne ses responsabilités et se propose pour présider Généamédoc. Malgré les réticences, je reste confiant d'y arriver grâce à votre implication car, assurer la pérennité et une longue vie à cette association, n'est-ce pas un gage de sérénité, de solidarité et de respect vis-à-vis de vous tous ???

Jean-Daniel Birebont

# Histoire du catharisme

Au XII<sup>ème</sup> siècle s'est développée dans le sud de la France une religion chrétienne différente du catholicisme : le catharisme.

Cette nouvelle croyance basée sur le christianisme mais très critique vis-à-vis du catholicisme s'est rapidement propagée dans toute l'Occitanie. Le pape Innocent III pour contrer ce mouvement décida de lancer la croisade contre les Albigeois. Cette croisade se doubla rapidement d'une guerre géopolitique entre les seigneurs du Nord et les seigneurs occitans. Les tribunaux de l'Inquisition achevèrent le travail des nombreux sièges et bûchers contre les cathares. Bien que le catharisme fut éradiqué, il est un des symboles de la tolérance, de la liberté et de l'ouverture d'esprit de la culture occitane. Il a laissé son empreinte sur ce territoire et son identité.

## La doctrine

Le catharisme se développe dans la Chrétienté occidentale au XII<sup>ème</sup> siècle. Cette dissidence chrétienne médiévale réclame, comme d'autres mouvements de son temps, le retour au modèle d'Eglise primitive des premiers temps du Christianisme. Elle condamne l'Eglise romaine et sa hiérarchie au prétexte de ce qu'elles ne respecteraient pas l'idéal de vie et de pauvreté du Christ.

Sous des noms différents, des communautés de cathares sont attestées à travers toute l'Europe, mais c'est dans le Midi de la France et dans les cités du nord et du centre de l'Italie que le catharisme connaît l'accueil le plus favorable et le plus durable.

Aux yeux de l'Eglise romaine, **les cathares représentaient un danger bien pire que les infidèles** (juifs et musulmans), car, tout en étant chrétiens, ils interprétaient différemment les Ecritures et refusaient la doctrine des sept sacrements.

Leur croyance était basée sur l'existence de deux mondes, l'un bon et l'autre mauvais. Le premier, le monde invisible dont les créatures sont éternelles, résulte de la création de Dieu le Père ; le second, le monde visible et corruptible, est l'œuvre du Diable. Introduits dans des corps de chair fabriqués par le Diable, des anges déchus sont devenus les âmes des hommes et des femmes.



Pour les cathares, le christ est uniquement l'envoyé du Père venu porter le message du salut aux hommes. Il n'est pas comme chez les catholiques le rédempteur de tous les péchés. Du coup, les cathares ne conservent qu'un seul sacrement, celui du **consolamentum** (consolation) ou

baptême d'imposition des mains pratiqué par le Christ, le seul à apporter le Salut.

**Les évènements qui ont conduit à la disparition des cathares du Midi...**

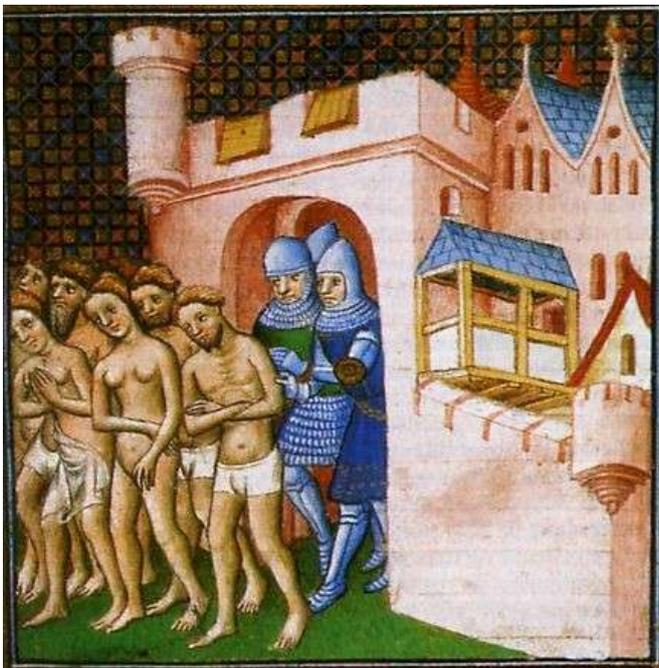
Comme d'autres mouvements dissidents ou contestataires contemporains, « l'hérésie des bons hommes » condamnée par la Papauté, devient la cible des clercs catholiques, d'abord les **cisterciens** (le futur saint Bernard vient les combattre dans le Toulousain dès 1145), puis, au XIIIème siècle, des **ordres mendiants** (Dominicains et Franciscains).

Ne parvenant pas à les convaincre d'abandonner leurs croyances par le seul usage de la prédication, la papauté décide en 1209 de déclencher contre les cathares du Midi, la première croisade organisée en terre chrétienne contre les hérétiques et ceux qui les soutiennent. **Ce sera la Croisade contre les Albigeois.**

Le roi de France en 1209 ne veut pas se lancer dans l'aventure mais 300 000 barons et chevaliers du Nord, accompagnés de valets et d'hommes de main sont réunis à Lyon attirés par les richesses du Midi. Suite au siège de Carcassonne, Simon de Montfort est nommé chef de la croisade. Puis à partir de 1226, Louis VIII qui a succédé à Philippe-Auguste sur le trône de France s'engage dans la croisade.

Ce conflit dura vingt ans et provoqua la transformation de l'échiquier politique du midi de la France (avec le rattachement des sénéchaussées de Carcassonne et Beaucaire au domaine du Roi de France et la soumission au roi du comte Raymond VII de Toulouse).

Les croisés chassent les hérétiques de Carcassonne ▼



En 1233, l'Eglise adopte une autre stratégie et met en place une nouvelle institution judiciaire confiée aux Dominicains : **l'Inquisition**. Les enquêtes menées tout au long du XIIIème siècle et au début du XIVème siècle par les inquisiteurs vont sérieusement réduire le nombre de cathares dans le Midi.

Véritable épilogue de la Croisade contre les Albigeois, la campagne militaire contre **Montségur**, siège de l'évêché cathare du toulousain marque un tournant dans la répression contre le catharisme.

La reddition de la forteresse le 15 Mars 1244 se solde par la disparition du principal refuge de la hiérarchie cathare.

L'arrestation des parfaits Pierre et Jacques Authié en 1308 marque la fin de l'hérésie en Languedoc. Le bûcher du dernier parfait connu Guihlem Bélibaste en 1321 à Villerouge

Termenès, château de l'archevêque de Narbonne, met un terme quasi définitif à l'histoire du catharisme dans le Midi.

#### Chronologie

- 1171 Concile cathare à St Félix du Lauragais
- 1179** Concile du Latran III frappe d'hérésie les cathares
- 1208 15 janvier le prélat Pierre de Castelnau envoyé du Pape est assassiné. Appel du pape Innocent III à la croisade
- 1209 Massacre de Béziers et prise de Carcassonne
- 1210 Siège de Cabaret (Lastours), Minerve et Termes
- 1213 Bataille de Muret. Mort de Pierre II, le roi d'Aragon
- 1218 Mort de Simon de Montfort au siège de Toulouse
- 1224 Amaury de Montfort, le fils de Simon, est défait et quitte le sud. Il lègue ses titres au roi de France
- 1229 Traité de Meaux-Paris : Soumission de Raimond VII de Toulouse
- 1242 Meurtre des inquisiteurs à Avignon et. Révolte avortée de Raimond VII de Toulouse
- 1244 Chute de Montségur et bûcher le 16 mars
- 1255 Fin de la lutte avec la prise de Quéribus
- 1321 Mort sur le bûcher de Guilhem Bélibaste
- 1659 Traité des Pyrénées : les forteresses royales perdent leur intérêt stratégique

Christine Dabé : internet Histoire du Pays cathare

## Hortense Schneider



Elle est née à Bordeaux - d'un tailleur originaire d'Alsace, Georges Schneider, installé à Bordeaux et mort alcoolique.le 30 avril 1833 (année qu'elle modifia souvent en 1838 et même 1843)

Elle a dix-sept ans lorsqu'elle quitte le foyer familial et son emploi de fleuriste pour... à vingt ans, être remarquée par le directeur du théâtre d'Agen où elle restera quand même deux ans avant de monter vers Paris où Berthelier , chanteur, dont elle est la maîtresse .Jean\_Berthelier la présente à un jeune musicien du nom de Jacques Offenbach.

Le reste est du domaine de la légende ou de ces biographies plus ou moins complaisantes où l'on insiste peu, sauf pour nommer les plus importants, sur les amants, les fortunes englouties et les frasques.



Hortense Schneider dans « [La Périchole](#) »



dans le rôle de la Folie

Sa grande renommée (encore aujourd'hui) vient du fait qu'elle a créé la plupart des grands rôles d'**Offenbach** dans : *La belle Hélène* (1864), *Barbe-bleue* (1866), *La grande duchesse de Gérolstein* (1867) et *La Périchole* (1868).

"[Elle fut la] triomphatrice du second Empire. Sa cour était aussi suivie que celle des Tuileries... et plus amusante. Les souverains, en visite à Paris, s'y empressaient d'y accourir, aussitôt les hommages officiels rendus et venaient quêter, de la belle étoile, un sourire... et le

reste. Or, comme le cœur était aussi hospitalier que la maison, on l'avait surnommé plaisamment le Passage des Princes." (Expression inventée par sa rivale. Léa Sally.)

De sa relation avec Emmanuel Jean Ludovic DE GRAMONT-VACHÈRES , Duc DE CADEROUSSE 1835-1865 elle aura un fils handicapé mental, Georges André DE GRAMONT-VACHÈRES 1858-1919

Dans sa loge en effet, se pressèrent le Grand Duc Constantin, le Vieux Roi de Bavière, Le Roi du Portugal, le Prince de Galles, le Comte de Flandres, le Vice-Roi d'Égypte e d'autres princes ou altesses. - Sa liaison avec Ismail, Khédivé d'Égypte, lui valut les titres de "La matrone des Fez" et de "La Vénus qu'Ali Pige"...

Reine de l'opérette pendant plus de vingt ans, elle décida de se retirer peu après la mort d'Offenbach, en 1880, non sans avoir paru une dernière fois avec son ami du début, Berthelier. Elle avait, à ce moment-là, 47 ans mais, c'était selon, aussi 42 et même 37.

Mariée, un temps avec un "comte italien", Émile Brionne, qui, retour des choses, en voulut un peu trop à sa fortune, elle n'hésita pas à divorcer tout en conservant le nom de "de Brionne" (Comtesse de Brionne) et vécut, les presque trente dernières années de sa vie, plus ou moins recluse, en compagnie de son fils d'origine mystérieuse qui était, malheureusement, comme on dit, de nos jours, "intellectuellement éprouvé", pour mourir au 123, avenue de Versailles, à Paris, en 1920.

Elle est inhumée au cimetière protestant de Bordeaux.



Hortense Schneider dans le rôle de [Boulotte](#) (1874)

## La honte de Pavie : le 24 février 1525

Le 24 février 1525, François 1er est fait prisonnier en tentant d'assiéger Pavie, au sud de Milan. «*De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur, et la vie qui est sauve*», écrit-il à sa mère Louise de Savoie dans la belle langue de l'époque.

Le vainqueur de la bataille de Pavie est lui-même un Français, le connétable Charles de Bourbon. Il a servi François 1er à Marignan, dix ans plus tôt, avant de rejoindre son ennemi l'empereur Charles Quint.

### L'absurde entêtement du roi François 1er

Confronté à la coalition de l'empereur Charles Quint, du roi d'Angleterre Henri VIII et du pape, François 1er a perdu l'année précédente le Milanais.

Ses rêves italiens semblent tout à fait compromis. L'Europe presque entière lui est hostile. La France est appauvrie et les Français saignés par les impôts. Pour ne rien arranger, la douce reine Claude meurt à 24 ans à Blois.

En juillet 1524, l'invasion menace plus que jamais. Tandis que les Anglais menacent d'entrer en Normandie et Charles Quint en Bourgogne, Charles de Bourbon envahit la Provence.

Mais une révolte des paysans inspirée par la Réforme luthérienne oblige Charles Quint à revenir en Allemagne cependant que Charles de Bourbon piétine devant Marseille et, harcelé par l'armée d'Anne de Montmorency, doit se retirer. Au moins le royaume est-il préservé de l'invasion et la paix en vue...

Plutôt que de satisfaire de cette heureuse issue, François 1er décide de reprendre l'offensive dans le Milanais et repasse les Alpes dès l'automne 1524. Il escompte une belle victoire, comme à Marignan, et entre sans coup férir à Milan, affaiblie par une épidémie de peste.

Mais, non loin de là, une place forte résiste aux envahisseurs. Il s'agit de Pavie, l'antique capitale des rois lombards, solidement défendue par une armée espagnole sous les ordres d'Antonio de Leiva et abritée derrière les bras du Tessin, un affluent du Pô.

### Fatale bataille

Le roi met le siège devant la ville, dite la « *bien remparée* ». Le 28 octobre 1524, ses troupes s'installent dans le parc de Mirabello, ceint d'une muraille de 15 kilomètres, au nord de la ville. Le 6 novembre, Galiot de Genouillac commence de bombarder Pavie mais cette première attaque échoue. L'armée française doit se préparer à un long siège.

François 1er, qui dispose de pas moins de 30.000 hommes, en détache 10.000 pour conquérir la région de Naples. Là-dessus, 5.000 alliés suisses des Grisons se retirent pour défendre leur propre canton, menacé par les *Impériaux* (les troupes de Charles Quint).



Le siège s'éternise jusqu'à ce que le 3 février 1525, Charles de Bourbon et Charles de Lannoy arrivent au secours des assiégés à la tête de 30.000 hommes. Leurs sapeurs minent les murailles de Mirabello et leurs troupes pénètrent dans le parc dans la nuit du 23 au 24 février 1525.

Les Français, réveillés à temps, réussissent à les repousser malgré la brume et l'obscurité. Canonnés, les intrus se replient en désordre vers la place forte de Pavie. Les Français sont les maîtres du terrain...

Malheureusement, c'est alors qu'intervient François 1er. Le « *roi-chevalier* » ne veut pas rester à l'écart d'une si belle victoire. À la tête de la cavalerie, il charge avec fougue les lansquenets allemands, sans laisser à son grand maître de l'artillerie le temps de les décimer. Mais sa charge se brise sur les arquebusiers espagnols du marquis de Pescara.

L'ennemi en profite pour se ressaisir et se regrouper. Les arquebusiers espagnols commencent à tirer sur les cavaliers français. Chevaux et cavaliers ne tardent pas à s'embourber dans le sol marécageux et détrempe, tout comme l'infanterie suisse. Il ne reste plus à la garnison de Pavie qu'à sortir pour hâter la déroute française

### **Le désastre et la captivité**

La bataille de Pavie aura duré en tout guère plus d'une heure. Au milieu de ses compagnons morts, le roi de France, blessé, privé de cheval, continue de se battre avec bravoure jusqu'à la reddition inéluctable.

Moins chanceux dans le malheur, le maréchal Jacques de La Palice périt au cours de l'affrontement mais il nous laisse en héritage le mot « *lapalissade* » qui désigne une évidence...

Après sa capture, François 1er est transféré à Madrid. Il obtient enfin sa libération en signant un traité calamiteux et en laissant ses deux fils en otage. Mais sitôt libéré, il

renie le traité et reprend la lutte contre Charles Quint, n'hésitant pas à s'allier avec les protestants allemands, les Turcs et le corsaire Barberousse.



Christine Dabé le amis d'Hérodote

## Ancien cimetière de la Madeleine La Chapelle expiatoire

A la Restauration, Louis XVIII décide en 1815, d'élever une chapelle en mémoire de son frère le Roi Louis XVI et de sa belle-sœur, la Reine Marie Antoinette exécutés par les révolutionnaires. Il choisit pour cela l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine où furent inhumés les dépouilles des deux souverains, ainsi que près de 1300 autres suppliciés ou victimes de la révolution (Dont les gardes Suisses massacrés aux Tuileries le 10 août 1792).



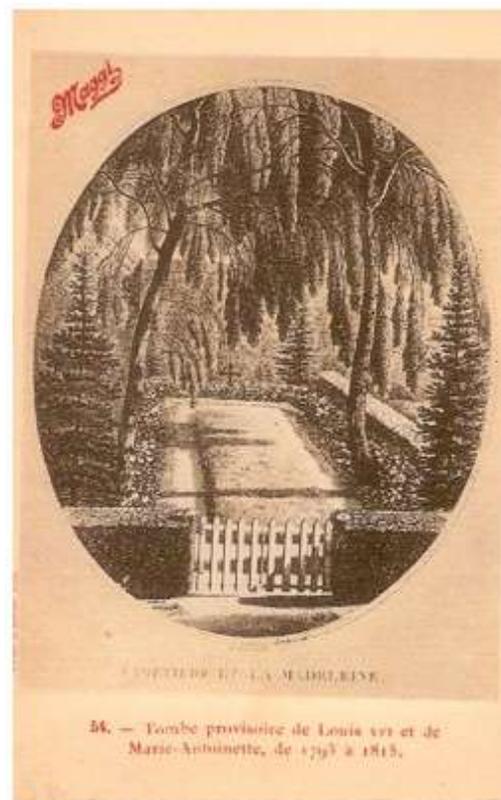
La construction en fut confiée à l'architecte Pierre-François-Léonard Fontaine (Percier, pour sa part, s'est retiré de la carrière officielle en 1804) qui poursuivra sa carrière jusqu' au Second Empire. Le monument fut élevé de 1815 à 1826. L'architecte fut secondé, comme inspecteur, par son élève Louis-Hippolyte Lebas. Le terme de Chapelle expiatoire ne sera jamais employé officiellement. Les dépouilles de Louis XVIII et de Marie Antoinette furent quand à elles, transférées à la basilique de Saint Denis. Les restes du Roi se sont limitées à une chaussure et quelques traces d'ossements, quand a ceux de la Reine, seule une jarretière permit d'identifier ce qui restait de sa dépouille.

La composition de la chapelle expiatoire n'est pas sans rappeler le couvent de la Reine à Versailles du à Richard Mique. Vu de l'extérieur, l'édifice se présente comme une enceinte fermée avec un portail donnant accès à une esplanade surélevée encadrée de deux galeries de cloître, sorte de petit *Campo Santo*, zone d'isolement et de recueillement. Dans le fond, un portique tétrastyle dorique donnant accès à la chapelle. Le plan centré, en référence aux martyriums, paraît ici le plus approprié à un édifice commémoratif. Le plan général est en forme de croix grecque, qui permet de goûter l'harmonie équilibrée née de la coupole et des deux demi coupoles entourant le massif cubique adouci par le péristyle.

On retrouve à l'intérieur la science et le savoir faire de l'architecte Fontaine. Composé de trois voûtes en cul de four à caissons, éclairés dans la partie supérieure contrebutant la coupole centrale également à caissons et ajourée, reposant sur des pendentifs. Ajoutez à cela l'éclairage naturel, dispensé par les oculi des voûtes, et l'endroit devient sépulcral à souhait.

L'emplacement exact de la tombe de Louis XVI se situe à l'autel de la crypte. L'ensemble abrite deux remarquables groupes sculptés : *Louis XVI, auquel un ange montre le ciel*, de François Joseph Bosio, et *Marie-Antoinette soutenue par la religion*, de Jean-Pierre Cortot.

Cet édifice, bien ignoré des parisiens de nos jours, est le cadre de services religieux à la mémoire des souverains et des victimes des exactions révolutionnaires. Sa destruction fut maintes fois envisagée, tant à une époque, cette célébration du martyr royal faisait figure d'épine plantée dans le dos de la République. Toute velléité de démolition disparue quelque temps avant la première guerre mondiale.



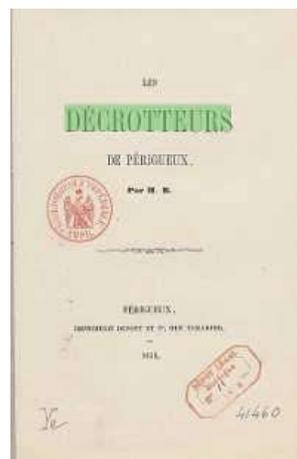
## Décrotteurs à Bordeaux 1834-1839

### Qu'est-ce qu'un décrotteur ?

Définir en quoi consistait ce petit métier, une profession « infime » comme le qualifiait le Dr Marmisse 1 en 1865, n'était pas aisé. A Paris, avant la Révolution, il semblerait qu'il nettoyait les rues. Ce qui ne semblait pas être applicable au décrotteur bordelais. Avec verve un certain Louis- Auguste Berthaud, poète satirique s'exprime en 1841 sur ce métier qu'il semble bien connaître au moins en ce qui concerne Paris ou Lyon

### Qu'en était-il pour Bordeaux ?

Même très idéalisée, cette lithographie de Gustave de Galard peut nous éclairer.



Un jeune garçon porte une boîte à outils appelée aussi « sellette ». C'est son outil de travail.

A l'arrière-plan de l'illustration on distingue deux personnages. Un décrotteur en action : il cire la chaussure d'un homme bien mis. Il est bossu. Décrotteur : c'était un petit métier pour un jeune garçon ou pour un infirme.

L'action se situe dehors, sans doute dans une rue, un lieu de choix pour exercer l'art de donner bonne tournure à des souliers maculés de boue, en d'autres termes, crottés. A Bordeaux ce n'était pas du luxe. Ce n'était pas une ville propre.

« Dans les rues, est-il écrit dans l'Indicateur du 8 juin 1849, le ruisseau est presque toujours une ornière dans laquelle tombent les roues des charrettes et des voitures ; de là des cloaques qui retiennent les eaux, dont les émanations fétides vicient l'air... Des eaux ménagères et autres sont jetées parfois d'un second étage, au risque d'inonder les passants... »  
L'Indicateur - 8 juin 1849.

On peut citer d'autres témoignages qui racontent le même état lamentable des rues et voies de la ville. Aussi le bourgeois soucieux de son apparence ne pouvait qu'apprécier les services d'une main d'œuvre empressée à le débarrasser d'une boue inopportune.

*« Une foule de petits garçons qui se promènent en portant une boîte sur le dos et qui offrent aux promeneurs un coup de brosse ou de cirage. Accepte-t-on ? Ils prennent leur boîte, l'établissent à terre, vous font poser le pied dessus et en un clin d'œil vous rendent les bottes luisantes comme des glaces de Venise »,* témoignait un voyageur.

Des petits garçons avait-il noté. C'était en effet de très jeunes gens, parfois des enfants ou des personnes infirmes qui exerçaient ce métier. Le décrottage par cette jeune main d'œuvre n'était pas une spécialité bordelaise. Depuis des décennies il était pratiqué dans les grandes villes de France.

Citons Périgueux où un poète, inspiré et touché par les décrotteurs de sa bonne ville, a relaté en vers les différents aspects de leur activité. On y découvre en particulier que ces « héros de la brosse », familiers des coins et recoins de la ville, pouvaient élargir le champ de leurs compétences et rendre divers services – commissionnaires, porteurs d'eau, de bois et autres tâches ne demandant aucun investissement en matériel.

Vingt, trente, quarante paires de bottes ou de souliers sont rajeunies chaque jour par ses soins. Grâce à lui, les bottes les plus malades paraissent jeunes et bien portantes.

# Quelques anecdotes parisiennes

## Les jardins du Palais Royal : luxure, débauche et révolution

Difficile d'imaginer dans ce jardin aujourd'hui calme et finalement peu fréquenté par les Parisiens, l'agitation qui y régna au fil des siècles.

Le Palais Royal accolé au jardin fut la résidence du jeune Louis XIV. Son neveu y organisa des soirées libertines, qui donnèrent, en leur temps, une réputation très sulfureuse au quartier.

A l'époque de la Révolution, la vie sous les arcades renfermait un joli mélange de genres.

Les prostituées arpentant le jardin croisaient les penseurs, comme Diderot, puis les grands noms de la Révolution Française, comme Danton ou Robespierre.

De grands débats et assemblées se tenaient ainsi aux abords du jardin.

C'est d'ailleurs dans l'une des boutiques du jardin que Charlotte Corday acheta le couteau qui lui servit à tuer Marat dans sa célèbre baignoire...

## D'où provient le nom Sorbonne

En 1257, Robert de Sorbon, chapelain de Saint Louis, obtint du roi une maison rue Coupe Gueule (actuelle rue de la Sorbonne) pour offrir accueillir des étudiants souhaitant obtenir un doctorat en théologie.

Voilà la modeste origine de la Sorbonne, nommée faculté de la théologie de Paris en 1270.

## Victor Hugo habitait en son avenue

"À Monsieur Victor Hugo, en son avenue à Paris". C'est ainsi que les amis du célèbre écrivain pouvait lui écrire dès 1881 !

Victor Hugo a en effet connu de son vivant une très forte reconnaissance populaire et officielle. Pour ses 80 ans, le 27 février 1881, plus de 600 000 personnes auraient acclamé le poète en défilant devant sa maison, avenue d'Eylau à Paris.

En juillet de la même année, l'avenue d'Eylau, où réside Hugo, est rebaptisée "avenue Victor Hugo". De son vivant, Victor Hugo habitait donc en son avenue !

## Viollet le Duc s'est représenté sur les hauteurs de Notre Dame

Le célèbre architecte Eugène Viollet Le Duc est à l'origine d'une extraordinaire restauration de la cathédrale Notre Dame de Paris au 19ème siècle, laissée à cette époque totalement à l'abandon.

Autour de la flèche de la cathédrale, de grandes statues des apôtres sont tournées vers Paris à l'exception d'une qui dirige son regard vers le haut de la flèche.

Il s'agit de Saint Thomas (patron des architectes) représenté sous traits de Viollet Le Duc lui-même, qui contemple ainsi son travail.

## **Méprise sur la Galerie des Rois**

Depuis le parvis de Notre Dame, vous pouvez admirer sur la façade de la cathédrale la Galerie des Rois juste sous la Rosace.

Il s'agit d'une impressionnante série de 28 statues des Rois d'Israël et de Juda. Les statues d'aujourd'hui ne sont que des répliques des originales puisqu'au moment de la Révolution, des Parisiens pensaient qu'il s'agissait des Rois de France.

Et pour détruire tout symbole royal, ils ont décidé de les décapiter et de les déloger une par une.

Une partie des têtes originales ont d'ailleurs été retrouvées dans les sous-sols d'un hôtel parisien et sont depuis exposées au Musée de Cluny.

## **La fuite de Breugnot...enfin Balzac**

Honoré de Balzac endetté en raison d'investissements hasardeux étaient recherchés par ses créanciers.

Il se réfugia donc sous le pseudonyme de Monsieur de Breugnot le 1er octobre 1840 dans une maison rue Rayounard dans le 16ème arrondissement.

La maison (aujourd'hui transformée en musée) disposait d'une seconde entrée dérobée qui donnait sur la discrète rue Berton. L'écrivain pouvait donc s'enfuir facilement en cas de visite intempestive et non souhaitée...

## **Le plus grand banquet de France**

Un immense repas fut organisé en 1900 dans les jardins des tuileries.

Plus de 20 000 maires de France ont été conviés à partager un déjeuner le long de 7 kilomètres de tables!

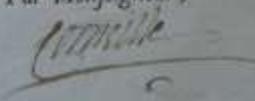
Des cyclistes donnaient les indications aux maitres d'hôtels réquisitionnés pour l'occasion.

50 000 bouteilles, 3.5 tonnes de boeuf et 2 tonnes de saumon ont été servis lors de ce repas gargantuesque !

Visite de Le 26. may 1734 Monseigneur Francois honoré de maniban  
 monseigneur archeveque de bordeaux fit la visite de la presente  
 l'archeveque eglise St. pierre d'avenan accompagné de m. l'abbé baston  
 francois son grand vicair, dans la quelle il ne trouva rien a reformer.  
 maniban Cependant nous Jean Ariron Curé de la presente parroisse luy  
 fimes observer deux reparations indispensablement necessaires a  
 faire, La premiere quatendu que Le balustr est petit, il estoit  
 necessaire den faire un qui renfermat Les trois autels, mais  
 mon dit seigneur archeveque trouva quil suffisoit den faire  
 un qui soit de L'autel de nostre dame iusqua L'autel de S. entroy



**J**EROME-MARIE CHAMPION DE CIGÉ, par la Providence divine, & l'autorité  
 du Saint Siege Apostolique, Archeveque de Bordeaux, Primat d'Aquitaine, Conseiller du Roi  
 en tous ses Conseils. Vu la Requête à Nous présentée par *Dominique Mousé et Marie*  
*habitant de S. Pierre au quartier de la Croix de la Madeleine*  
 tendante à ce qu'il nous plût les dispenser de l'empêchement canonique du *quatrième*  
 degré de *parenté* qui est entr'eux, en égard à leur pauvreté & autres raisons de leur mariage; notre  
 Ordonnance au bas, par laquelle nous aurions commis le sieur *Collet, Curé de S. Pierre, et son Vicaire*  
*pour informer des faits contenus dans ladite Requête; l'enquête faite en conséquence,*  
 en date du *quatrième jour de ce mois* par laquelle il conste que les Supplians n'ont d'autre empêche-  
 ment que celui du *quatrième* degré de *parenté* & que les autres faits contenus  
 dans ladite Requête sont véritables: Nous avons dispensé & dispensons par ces Présentes lesdits *Dominique*  
*Mousé et Marie habitant de S. Pierre* de l'empêchement canonique du *quatrième*  
 degré de *parenté* qui est entr'eux; en conséquence, permettons à leur Curé de  
 publier les bans de leur futur mariage, de leur impartir la Bénédiction nuptiale, & de les épouser en face  
 de l'Eglise, pourvu qu'il n'y ait point d'autre empêchement canonique ou civile, & qu'on observe, de  
 part & d'autre, les cérémonies prescrites par le saint Concile de Trente, & les Ordonnances du présent  
 Diocèse. La présente Dispense sera nulle, si on n'exécute tout ce qui y est marqué. Donné à Bordeaux, dans  
 notre Palais Archiépisopal, le *vingt sixième jour* mil sept cent quatre-vingt-quatre.

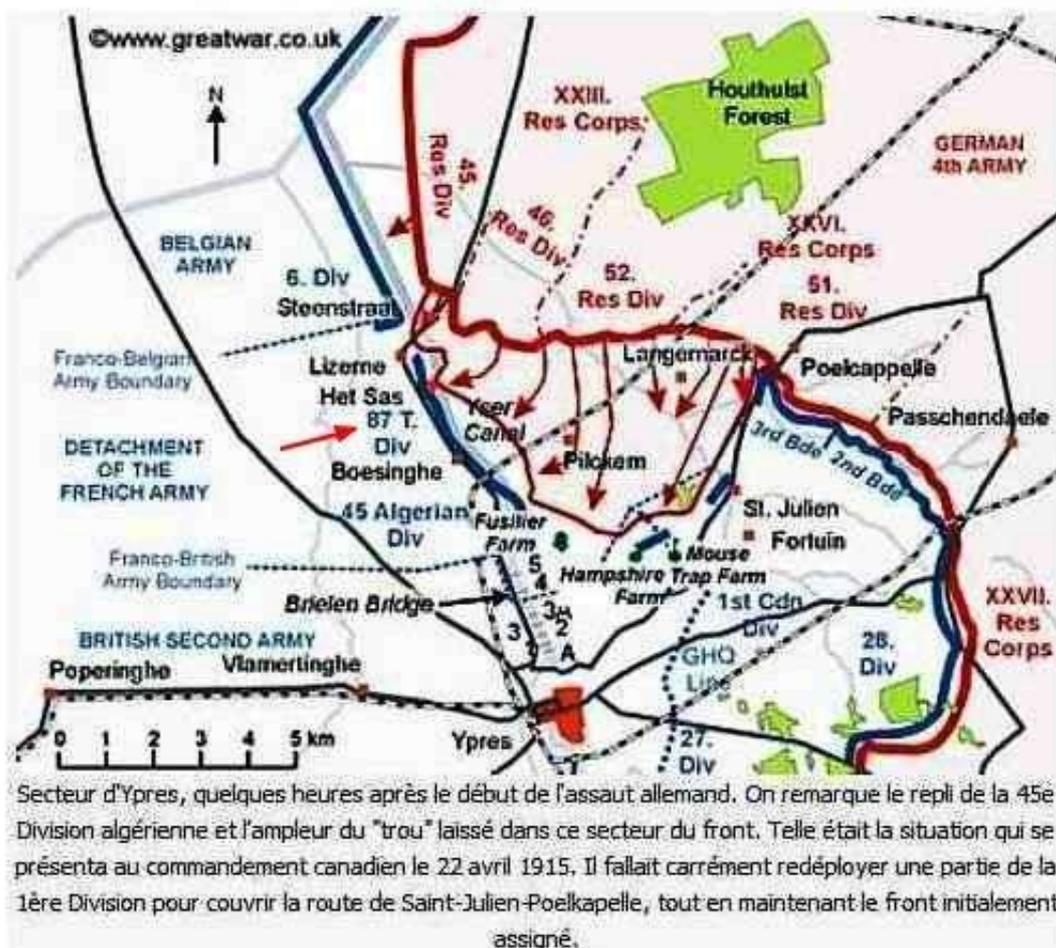
*Monsieur le Curé*  
 Par Monseigneur,  


## La 2<sup>ème</sup> bataille d'Ypres Avril mai 1915

La **Deuxième bataille d'Ypres** est une bataille de la Première Guerre mondiale opposant la IV<sup>e</sup> Armée allemande aux troupes alliées britanniques, belges et françaises du 22 avril au 25 mai 1915. Cette bataille est la seconde tentative allemande pour prendre le contrôle de la ville flamande d'Ypres en Belgique, après celle de l'automne 1914. C'est lors de ces combats que l'Armée allemande utilise pour la première fois des gaz de combats toxiques à grande échelle sur le Front de l'Ouest.

Cette bataille peut être séparée en quatre parties distinctes :

- Bataille de Gravenstafel : 22 au 23 avril 1915
- Bataille de St Julien : 24 avril - 4 mai 1915
- Bataille de Frezenberg : 8 - 13 mai 1915
- Bataille de Bellewaarde : 24 - 25 mai 1915

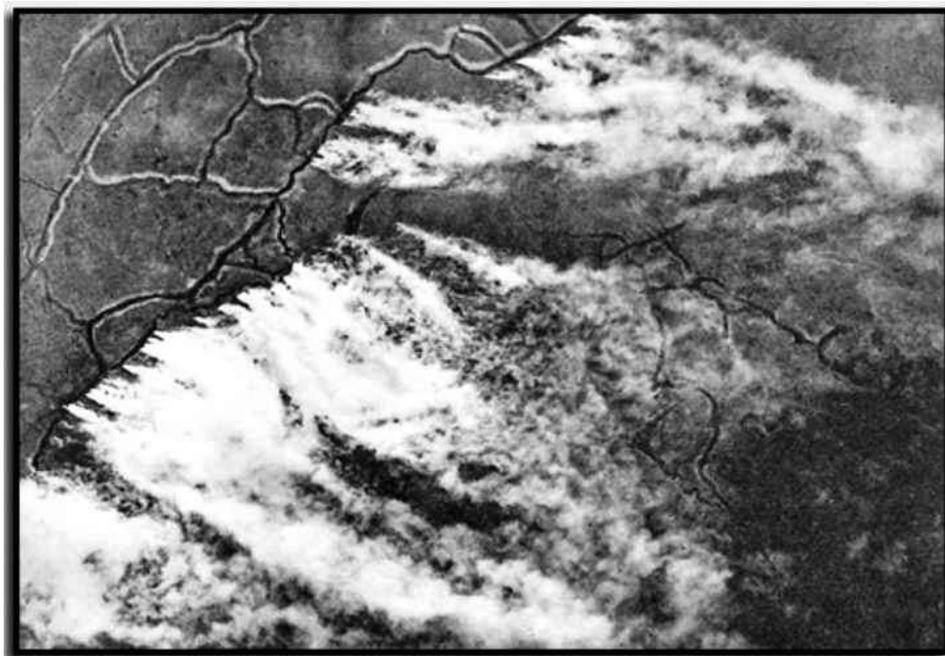


**Le 17 avril 1915** : Arrivée des troupes canadiennes de la 1<sup>ère</sup> division canadienne d'infanterie sur le front d'[Ypres](#). Cette position correspond aux 4 kilomètres à gauche de la position britannique

**Le 20 avril 1915** : Les Allemands bombardent la ville d'Ypres. On croit que c'est une vengeance contre les attaques britanniques aux environs de la cote 60, mais c'est en fait le début d'une offensive allemande par un bombardement préliminaire. Le 22 avril, la deuxième bataille d'Ypres est un baptême du feu violent pour le Canada. C'est une bataille défensive qui se déroule alors que les tranchées sont encore peu développées, car on croit à ce moment que la guerre ne va pas durer. Cette bataille est pour les Canadiens un apprentissage de l'assaut de tranchée, qui annonce la fin des batailles rangées et le début de la guerre des tranchées.

Ces assauts, marqués principalement par des initiatives héroïques, manifestent plusieurs lacunes : d'abord à cause d'un manque d'appui de l'artillerie. Pour la contrer, les soldats utilisent la grenade et le mortier ; ensuite à cause du fusil Ross, inefficace car la boue l'obstrue et un tir trop rapide l'enraye. Toutefois, un appui avec des mitrailleuses sur les flancs aide l'assaut. La bataille sur le front occidental débute avec l'utilisation d'un gaz toxique, le *chlore*.

Nuage de gaz ▼



Les Allemands avaient rassemblé 5 730 cylindres de ce gaz que leur IV<sup>e</sup> armée utilise pour monter à l'attaque. Sans protection aucune contre les gaz, les deux divisions françaises qui tiennent le flanc Nord du saillant paniquent et s'enfuient, Les Grenadiers Belges de la 6 D.A reprennent le terrain que les troupes françaises ont abandonné.

Les Français reviendront par trois fois à la charge pour reprendre leur terrain perdu. Les combats de Steenstraet dureront trois jours et coûteront 900 hommes au Régiment belge des Grenadiers. Cette attaque allemande ouvre ainsi une brèche de 8 km de large dans la ligne de front. Au centre, les troupes canadiennes devront se redéployer pendant la nuit pour couvrir leur flanc exposé par cette débandade

**Le 24 avril** Les Allemands libèrent de nouveau des nuages de gaz toxiques lors de leur offensive sur le saillant d'Ypres. Leur attaque se concentre sur Saint-Julien, position tenue par

la 1<sup>re</sup> division canadienne, qui improvise des protections à l'aide de mouchoirs imbibés d'eau ou d'urine, et qui empêche une percée allemande.

**Le 4 mai** Les troupes canadiennes sont enfin relevées par des troupes britanniques, françaises et indiennes

**Le 6 mai** Le commandant de la II<sup>e</sup> armée britannique d'Ypres, le général Sir Horace Smith-Dorrien, est limogé après avoir suggéré qu'un retrait tactique réduirait la pression sur le saillant. Son supérieur, le maréchal Sir John French, désapprouve et continue d'ordonner des contre-attaques, mais aucune ne lui permet d'avancer de façon significative. Smith-Dorrien est remplacé par le général Herbert Plumer.

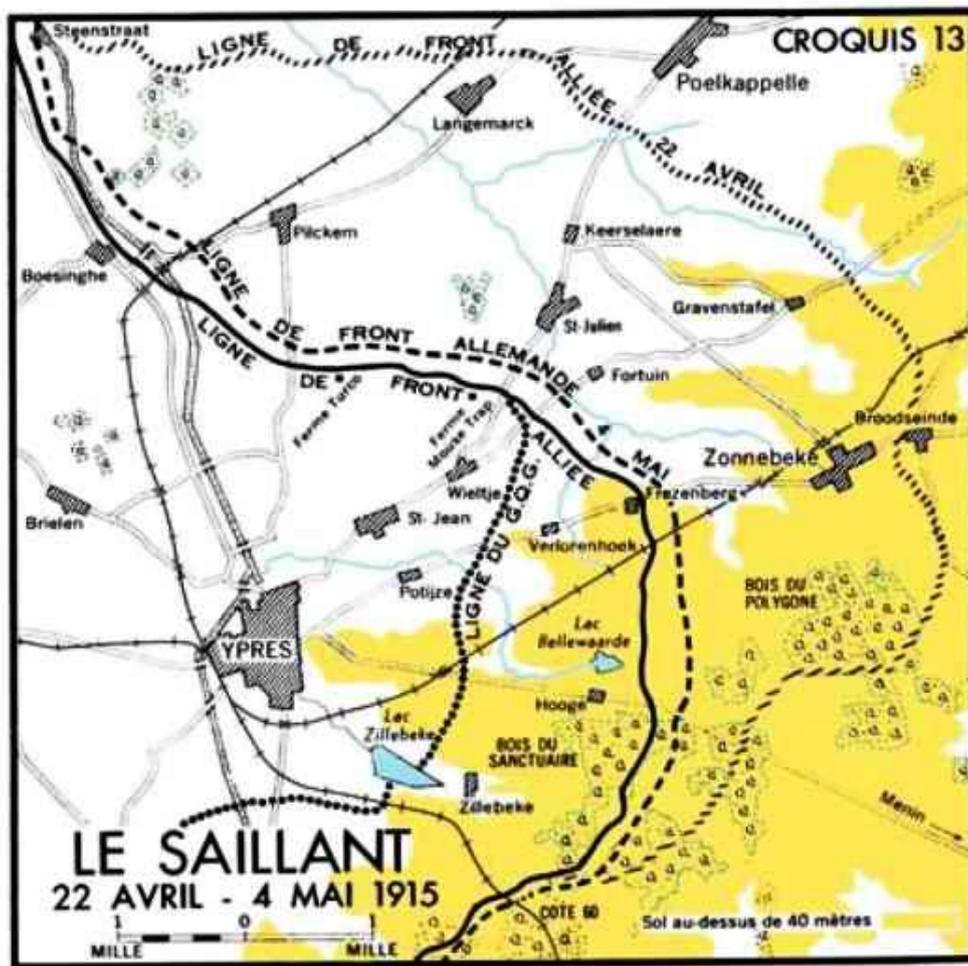
**Le 24 mai** L'offensive allemande dirigée contre la crête de Bellewaerde, tenue par les Britanniques, permet de gagner des positions, mais les troupes allemandes doivent reculer suite à une contre-attaque britannique. Les combats cessent le 25, marquant la fin de la deuxième bataille d'Ypres. Les pertes humaines britanniques s'élèvent à 58 000 hommes depuis le début de l'offensive, et les pertes françaises à 10 000 environ. La deuxième bataille d'Ypres coûta en tout 6 035 Canadiens à la 1<sup>re</sup> division canadienne d'infanterie et 678 au Princess Patricia's Canadian Light Infantry. Les troupes britanniques n'ont reculé que de 5 km sur le front.

#### Gare de Langemark ▼



À la fin de la bataille, les troupes belges qui tenaient un saillant en forme de crochet à Steenstrate, ont perdu 1 469 hommes, surtout du fait des gaz, mais elles sont parvenues à contre-attaquer pour reconquérir les positions qu'elles avaient perdues sous l'effet de surprise.

Juillet août La route de Menin à Ypres (l'actuelle N8) fait l'objet de violents combats au niveau du village de Hooge. Des cratères de mines sont successivement pris et repris par les belligérants.



Toutes proportions gardées, on peut affirmer que l'année 1915 (et en particulier la Seconde bataille d'Ypres) fut la plus terrible pour les soldats canadiens en termes de pertes et d'apprentissage de la guerre moderne. Les soldats canadiens avaient commis les mêmes erreurs que les autres belligérants (des attaques en rangs serrés, de mauvaises tranchées, une mauvaise utilisation de l'équipement disponible, etc.) et firent face aux mêmes réalités pénibles de la guerre de positions.



Le 48e bataillon de Highlanders dans les tranchées en 1915.



Représentation artistique de la bataille de Saint-Julien de 1915.

Les Canadiens se défendent comme ils le peuvent face au chlore, allant jusqu'à uriner dans des mouchoirs puis de les appliquer sur la bouche afin de filtrer le poison.



Le ministre de la Milice Sir Sam Hughes exhibant fièrement l'une de ses trouvailles: la pelle "MacAdam". Le soldat était censé pouvoir creuser un trou et, le cas échéant, insérer sa carabine à travers une ouverture spéciale, ce qui ferait en sorte de le "protéger" derrière la plaque métallique de la pelle.

## Charles VIII épouse Anne de Bretagne le 6 décembre 1491

À l'aube du 6 décembre 1491, dans le château de Langeais, près de Tours, Charles VIII l'Affable épouse la duchesse Anne de Bretagne. Elle a 14 ans et le roi de France 21.

C'est le début de la fin pour la Bretagne indépendante...



### Tumultueuses fiançailles

Le 19 août 1488, par le traité du Verger, le duc François II a dû promettre au roi de France que sa fille et héritière Anne ne se marierait pas sans son consentement. Et voilà qu'il meurt trois semaines après la signature du traité, le 4 septembre 1488, à 53 ans.

Née à Nantes le 25 janvier 1477, la petite duchesse a onze ans seulement quand elle succède à son père à la tête du duché.

Bien qu'affectée d'un boitement de la jambe droite, elle devient l'objet des convoitises des princes les plus puissants d'Europe car de son futur mariage dépend le sort de la Bretagne.

Les seigneurs bretons, soucieux de leur indépendance, craignent plus que tout le roi de France, trop proche. En 1490, ils prient Anne d'épouser par procuration le futur empereur d'Allemagne Maximilien 1er de Habsbourg (31 ans).

Faute de pouvoir se rendre à Rennes, Maximilien délègue l'un de ses compagnons, le maréchal Wolfgang von Polheim. Selon la coutume, celui-ci glisse sa jambe nue dans le lit de la fillette pour valider l'union par procuration.

Le roi de France Charles VIII n'ayant pas été consulté, il s'agit d'une violation caractérisée du traité du Verger, d'autant plus inacceptable pour la France qu'elle menace celle-ci d'un encerclement par les domaines des Habsbourg.

### **Ruptures de contrat**

Le roi Charles VIII, piqué au vif, marche sur le duché à la tête de ses troupes. Après la prise de Nantes et le siège de Rennes, Anne comprend qu'elle ne peut pas compter sur



le soutien de son lointain mari, d'autant que celui-ci est occupé à combattre les Turcs.

La jeune duchesse se résigne donc à épouser Charles VIII. Le roi de France, qui avait été fiancé 7 ans plus tôt à une fillette de 3 ans, n'a pas de scrupule à renvoyer sa promise, Marguerite d'Autriche, chez son père qui n'est autre que Maximilien !

### **Mariage en catimini**

Comme le roi ne veut pas heurter inutilement la susceptibilité du fiancé éconduit ni risquer un enlèvement d'Anne, c'est en catimini que les futurs époux se retrouvent à Langeais, non loin de la frontière entre le royaume et le duché.

Le château appartient à la famille de Dunois, un ancien compagnon de Jeanne d'Arc. Dans la nuit, les compagnons du roi vont quérir un notaire dans la ville voisine et les deux conjoints se font une mutuelle donation sur le duché, en présence d'une assistance triée sur le volet, incluant le diplomate Jean d'Amboise et bien sûr Anne de Beaujeu, soeur aînée du roi et régente du royaume.

Il reste encore une petite formalité : l'annulation du mariage d'Anne et Maximilien ! Le pape se résigne à la signer (et à l'antidater) trois mois après la cérémonie de Langeais.

Ainsi la Bretagne rentre-t-elle dans le giron capétien. Elle deviendra formellement française à la génération suivante, en 1532, quand les états généraux de Vannes approuveront le rattachement du duché au royaume de France tout en préservant leurs privilèges ainsi que l'autonomie judiciaire et fiscale du duché.

## Les dix jours qui n'existent pas

La réforme du calendrier sous le pape Grégoire XIII (1502-1585). Sur sa décision, le 15 octobre 1582 succéda directement au 4. Il fallait rattraper le retard accumulé par le calendrier julien. Pourquoi, et surtout quelles conséquences ? En France, durant l'année 1582, dix jours ont disparu. Cette année-là, par décision du roi Henri III, les Français se sont couchés le 9 décembre ... pour se réveiller le 20 décembre.



*Tableau représentant la discussion de la réforme du calendrier sous le pape Grégoire XIII (1502-1585)*

Le choix du roi n'est pas signe de folie, bien au contraire. En imposant cette réforme, le roi applique tout simplement une décision du pape Grégoire XIII qui vient de réformer le calendrier.

Jusque-là en effet, le calendrier en vigueur en Europe était le calendrier julien créé, comme son nom l'indique, par Jules César. Mais l'empereur romain était un piètre astronome. Il avait calculé que l'année durait 365,25 jours, alors qu'elle ne compte en réalité que 365,2422 jours. Diable ! La différence peut sembler infime, mais elle menace la chrétienté: depuis le concile de Nicée, la date de Pâques, qui célèbre la résurrection du Christ, est calculée en fonction de l'équinoxe de printemps, fixée officiellement au 21 mars. Or au cours des siècles, le calendrier julien se décale petit à petit par rapport à l'année solaire.

Lorsque Grégoire XIII est élu Pape en 1572, l'équinoxe a en réalité été observé le 11 mars, et non le 21 mars comme prévu par le calendrier... À continuer comme cela, on finira par célébrer Pâques en plein été! Pour Grégoire XIII, il est temps de remédier à ce grave désordre.

En 1577, le souverain pontife réunit une commission d'astronomes et de mathématiciens. En 1582, grâce à leurs propositions, il met au point un nouveau calendrier qu'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de «calendrier grégorien». Grâce à la suppression de certaines années bissextiles, la dérive entre le calendrier et l'année réelle ne sera plus que de deux jours tous les dix mille ans, un décalage jugé acceptable. D'autre part, le Pape règle la question du retard accumulé depuis César: pour cela, il ampute le mois d'octobre 1582 de 10 jours. Ce qui aboutira, soit dit en passant, à faire mourir Thérèse d'Avila... dans la nuit du 4 au 15 octobre 1582! Enfin, Grégoire XIII ajoute une troisième réforme: il fait désormais débiter l'année le 1er janvier, comme au temps de Jules César, au lieu du 25 mars (date de conception présumée de Jésus) comme c'était devenu l'habitude dans de nombreux pays.

### **Newton mort deux fois**

Il ne suffit pas d'avoir une bonne réforme... encore faut-il l'appliquer! L'Espagne et le Portugal adoptent immédiatement le nouveau calendrier. La France traîne un peu des pieds par principe, mais finit par se plier à la décision du Pape avec deux mois de retard, en décembre 1582. En revanche, de nombreux pays rechignent au changement. La plupart des protestants refusent en effet cette manipulation du temps imposée par le Vatican.

Pendant plusieurs siècles, notre continent vit donc avec deux calendriers, au prix d'une vaste cacophonie: certaines années, les réformés préparent le poisson du Carême au moment où leurs voisins catholiques sortent du four l'agneau pascal ; et fêtent Noël avec dix jours d'écart. Si l'on ajoute que l'année commence le 1er janvier pour certains, le 25 mars pour d'autres, on imagine le casse-tête qui s'en suit. Newton a ainsi la singularité de mourir à la fois le 20 mars 1726 et le 31 mars 1727, selon les auteurs.

La multiplication des échanges, du commerce et des transports auront finalement raison de ces dissensions. Le calendrier grégorien finit par s'imposer dans toute l'Europe. Non sans mal: en Angleterre, où la réforme est appliquée en 1752, la population en colère réclame «qu'on lui rende ses jours»! La plupart des pays extra-européens suivent ensuite le mouvement, comme le Japon en 1873 ou la Chine en 1912.

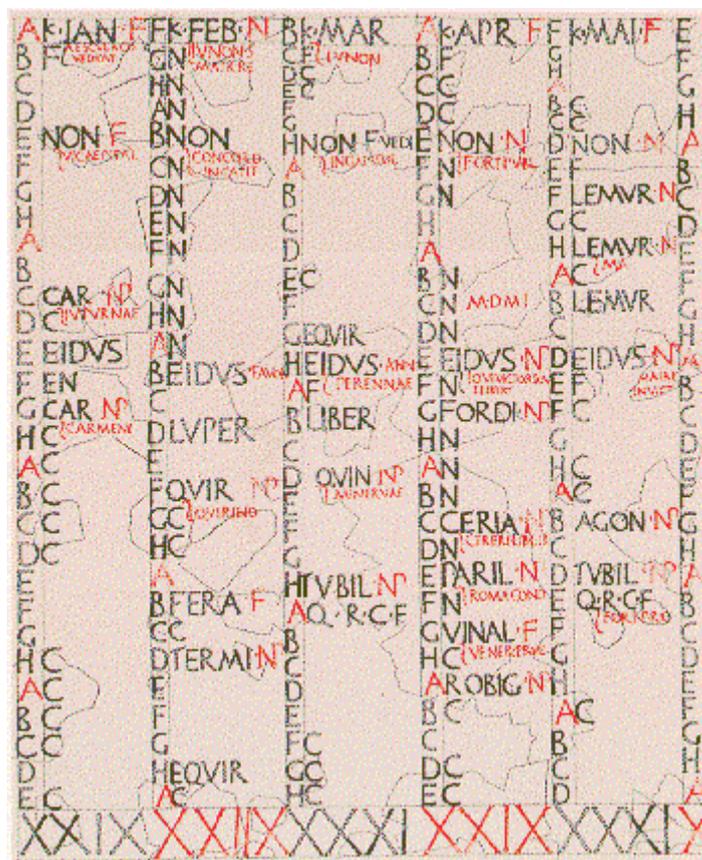
Aujourd'hui, le calendrier grégorien est devenu le calendrier civil international de référence. Mais au cœur même de l'Europe, certains habitants britanniques de la petite île de Foula, dans les Shetlands, continuent à fêter Noël le 6 janvier...

### **...quant à la Russie**

Jusqu'en 1923, la Russie a conservé l'usage du calendrier Julien. Lors de la Révolution soviétique, en 1917, le calendrier Julien (et ce jusqu'en l'an 2100) était en retard de 13 jours par rapport au grégorien. Le 1er janvier 1917 correspondait à 1+13 soit le 14 janvier Grégorien. Ainsi s'explique le curieux décalage de la Révolution dite d'Octobre qui, en fait pour l'occident, eut lieu en novembre. Lorsque le gouvernement soviétique décida en 1923 d'adopter le calendrier grégorien, l'anniversaire des 25-26 octobre fut fêté les 7 et 8 novembre.

L'alignement par décret du calendrier russe sur le calendrier occidental a été de la part du gouvernement socialiste de l'époque une décision politique pratique.

La conservation du calendrier Julien par l'Église Orthodoxe avait été, de la part de celle-ci depuis 1582, une prise de position contestataire vis-à-vis du modernisme de la papauté romaine. Ce même conservatisme anime toujours l'Église russe depuis 1917. Pour les orthodoxes, Noël se fête le 7 janvier, le jour de l'an le 14, etc. Ça changera peut-être...en 2100, quand le retard atteindra 14 jours, mais d'ici là...



Il s'agit ici d'un calendrier pré-julien mais la présentation restera la même après la réforme.

On peut voir en haut le nom des mois (JAN, FEB, MAR...) précédé d'un **k** pour Kalendae.

Dans la marge, un cycle de 8 lettres qui se continue sans interruption d'un mois à l'autre (A,B,C,D,E,F,G,H) correspondant au cycle de 8 jours des nundines.

Les Ides et les nones sont indiquées dans la colonne principale du mois (NON,EIDVS).

Toujours dans la colonne du mois, on peut voir un **F** pour indiquer un jour faste, un **N** pour indiquer un jour néfaste, un **C** pour indiquer un jour comitial (jour où on peut voter aux comices).

## Louise de Bettignies et héroïne de la Grande Guerre

Pendant la Grande Guerre, le mot « résistant » ne fut jamais employé en tant que substantif, contrairement à ce qui se passa pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour désigner les personnes qui, entre 1914 et 1918, s'opposent à l'occupation allemande, c'est le terme ancien d'« espion » qui est utilisé.

Ce sont des renseignements précis sur le dispositif allemand que recherchent prioritairement les Alliés. Ils s'attachent, pour cela, à recruter dans les régions occupées, des agents susceptibles de recueillir et de transmettre des informations fiables. C'est à Folkestone qu'est installé le Bureau interallié de renseignements sous la conduite d'un officier britannique, le Major Cecil Aylmer-Cameron. Il dispose des données fournies par les 2e Bureaux français et belge. Il faut attendre cependant mars 1918, lorsque le général Foch est nommé Généralissime de toutes les armées alliées, pour que le Bureau de Folkestone devienne l'organisme coordinateur unique de tous les services de renseignement alliés.



C'est à Saint-Omer, où se trouve, jusqu'en 1916, le quartier-général britannique du général French, que les services de renseignement contactent, pour la première fois, une jeune femme, originaire du Nord, Louise de Bettignies.

Elle diffuse, depuis le début de l'Occupation, des messages de Lillois, soumis au joug allemand, à leurs compatriotes demeurés libres.

Louise de Bettignies est née à Saint-Amand-les-Eaux en 1880, Louise est la septième des huit enfants d'Henri de Bettignies et Julienne Mabilille de Poncheville

Le père, directeur d'une usine qui périclité, très croyant, strict et absent. Admirative de son frère aîné, un prêtre jésuite, Louise est aussi proche de l'une de ses sœurs, Germaine, d'un an plus âgée. Sa scolarité se fait sous le sceau de la religiosité mais aussi du manque d'argent. Après plusieurs années chez les Dames du Sacré Cœur, elle est envoyée en Angleterre au *Girton College* où elle est logée dans un pensionnat d'Ursulines. Si elle regrette d'avoir eu une éducation si contrôlée, elle reste d'une foi sans faille. Une fois rentrée en France, Louise qui affirme avoir « horreur de toute contrainte » préfère au couvent la recherche d'un travail qui lui permette d'être indépendante financièrement et de découvrir de nouveaux horizons, elle devient préceptrice dans de grandes familles, dans plusieurs pays européens.

C'est une jeune femme moderne, qui parle couramment l'anglais, l'allemand, l'italien et se débrouille en russe, en tchèque et en espagnol. Dans les premiers mois de la guerre, après l'arrivée des Allemands à Lille où elle résidait, elle s'est réfugiée à Saint-Omer, et a travaillé à

soigner les blessés. Initialement abordée par le 2e Bureau français, elle préfère s'engager au sein de l'Intelligence Service. Elle suit une formation approfondie en Angleterre, au cours de laquelle on lui apprend l'emploi des codes, la manière de dresser des plans, les méthodes pour collecter et transmettre les informations. Elle prend dès lors le pseudonyme d'Alice Dubois.

Louise de Bettignies est infiltrée en Belgique et reçoit un emploi de couverture dans une société néerlandaise, la Compagnie des Céréales de Flessingue. Sa mission essentielle est d'identifier les mouvements de troupes allemandes dans la région lilloise, plaque tournante principale de l'armée allemande dans cette partie du front ouest. Au printemps 1915, le réseau « Alice » regroupe 80 personnes, des hommes et des femmes, de toutes conditions sociales. Ils surveillent les trains, repèrent les emplacements des batteries de canons, des dépôts de munitions, les résidences des états-majors, assurent le passage de soldats alliés vers les Pays-Bas. Le réseau bénéficie des compétences d'un belge de Mouscron, De Geyter, propriétaire d'un laboratoire de chimie industrielle, qui réalise les faux papiers. Des « courriers » assurent la transmission des renseignements, au plus vite, vers la Hollande. Le réseau Alice compte bientôt 80 personnes dans la région de Lille-Roubaix-Tourcoing, le plus souvent des employés des chemins de fer ou des postes, des voituriers, toutes personnes amenées à se déplacer ou alors des personnes habituées au secret professionnel ou confessionnel, comme des médecins ou des prêtres. Elle s'associe au printemps 1915, à Marie-Léonie Vanhoutte qui se fait appeler « Charlotte Lameron ». A l'été 1915, elles étendent leur service au secteur de Cambrai-Valenciennes-Saint-Quentin.

Les Allemands ont d'emblée pris des mesures répressives brutales pour empêcher le développement des activités d'espionnage. Il y aura, sur l'ensemble de la guerre, 21 condamnations à mort dans le Nord et de multiples peines de prison et de travaux forcés.



Parmi les principales victimes se trouve un jeune étudiant, Léon Trulin, qui avait organisé un petit réseau de renseignement, « Léon 143 », rattaché au réseau Alice. Il est fusillé le 8 novembre 1915 dans les fossés de la citadelle de Lille, à l'âge de 18 ans. Né à Ath, en Belgique, le 2 juin 1899, Léon Trulin s'est établi, avec sa famille, à La Madeleine-lez-Lille, en 1902.

Dans les premières semaines de la Grande Guerre, après l'invasion allemande, il se rend en Angleterre pour s'engager dans l'armée belge, mais est refusé en raison de son jeune âge. Il se tourne vers les Britanniques. Ceux-ci lui proposent de retourner en territoire occupé pour créer une organisation de renseignement. Il assure lui-même la transmission des documents vers la Hollande. Il est arrêté dans la nuit du 3 au 4 octobre 1915, près d'Anvers : dans son portefeuille, plusieurs rapports, des photographies et des plans d'installations militaires allemandes. Il est condamné à mort pour « espionnage ». en septembre 1919, Léon Trulin sera attributaire, à titre posthume, de la médaille britannique de guerre et sera fait, le 30 janvier 1920, Croix de Chevalier de l'ordre de l'Empire Britannique.

Louise de Bettignies, qui franchissait chaque semaine la frontière belgo-hollandaise pour transmettre ses rapports au service anglais, fait l'objet d'une recherche intensive par le contre-espionnage allemand.

Elle tombe dans une souricière, le 20 octobre 1915, à Froyennes, près de Tournai. Détenue à la prison Saint-Gilles de Bruxelles, elle est, le 19 mars 1916, condamnée à mort. Or, cette peine est prononcée alors qu'une puissante campagne internationale est en cours pour protester contre les exécutions, à Bruxelles, de l'infirmière britannique Edith Cavell et de la résistante belge Gabrielle Petit. Louise de Bettignies est graciée par le gouverneur Bissing et voit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Le 21 avril 1916, elle est emprisonnée à la forteresse de Sieburg. Cependant, sa notoriété et son prestige sont déjà considérables en France et en Grande-Bretagne. La veille de son arrivée à Sieburg, elle a été citée à l'ordre de l'armée française par le général Joffre.

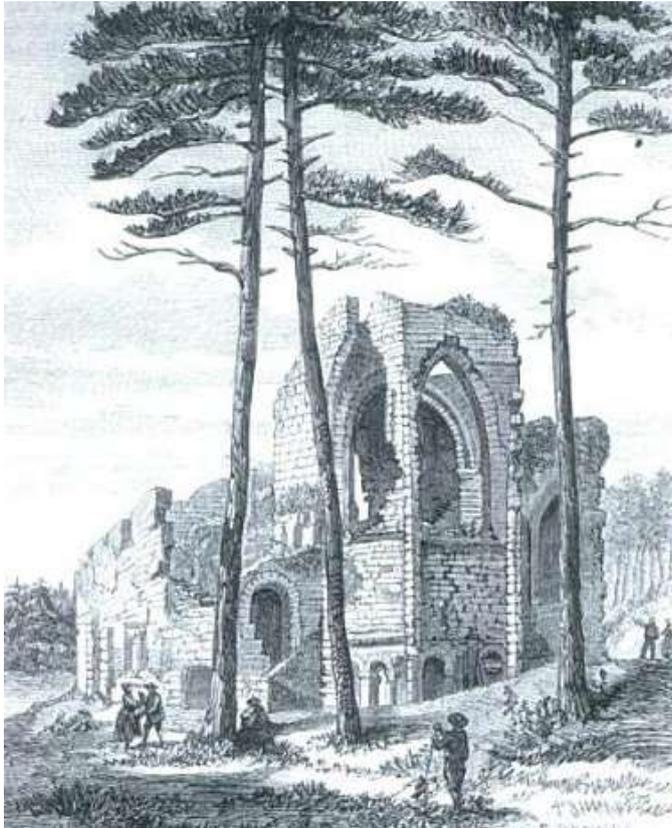
Victime de mauvaises conditions de détention – elle a été mise au cachot pour avoir incité ses co-détenues à refuser de travailler pour les Allemands –, Louise de Bettignies meurt à l'hôpital Sainte-Marie de Cologne le 27 septembre 1918, des suites d'une pleurésie mal soignée. Son corps sera transféré à Lille en mars 1920 où des funérailles solennelles seront organisées. Louise de Bettignies est inhumée à Saint-Amand-les-Eaux, sa ville natale. La croix de bois que les Allemands mirent sur sa tombe, à Cologne, est, depuis 1994, présentée dans une vitrine dans la basilique de Notre-Dame-de-Lorette.



*Inscription sur le monument*

*"A Louise de Bettignies, et aux femmes héroïques des pays envahis".*

## Notre Dame de Soulac



Notre-Dame de Soulac mérite une mention toute particulière, et ce curieux monument attirera, à coup sûr, l'attention des touristes et des artistes. Sa fondation remonte aux temps apostoliques, et, jusqu'aux invasions normandes, son sanctuaire a pieusement conservé les reliques de Véronique, de Martial et d'Amadour, saints contemporains du Sauveur.

Martial était un des soixante-douze qui suivirent Pierre, d'Antioche à Rome, pour, de là, se répandre sur le monde romain. Martial fut envoyé dans les Gaules et passe pour le premier apôtre de l'Aquitaine.

Amadour ne serait autre que Zachée, le publicain dont parle l'Évangile, qui, le

jour de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem était monté sur un sycomore; quant à Véronique ou Bérénice, sœur ou femme de Zachée, c'était la sainte femme qui, sur la voie douloureuse, avait essuyé la face ensanglantée du Fils de l'Homme, et dont le voile garda la divine empreinte.

Après avoir évangélisé Limoges, Angoulême, le pays de Saintes et les bords de la Gironde, Martial s'embarque pour aller porter la foi aux habitants du Bordelais. Une Effroyable tempête le chasse loin des embouchures du fleuve jusque dans la haute mer, et, après mille périls, le saint apôtre aborde au port de Noviomagus, chez les Bituriges Vivisques.

Noviornagus, aujourd'hui tellement englouti sous les flots, que son emplacement appartient à la géographie des légendes, était, en ce temps-là, une cité florissante, fréquentée surtout par les navigateurs de l'Orient. La tradition y fait arriver, par mer, de Jérusalem, Zachée et Véronique, et c'est là que Martial les retrouve.

Une fois réunis, les saints personnages s'établissent aux environs de la ville, en un endroit solitaire, connu depuis sous le nom de Soulac, et élèvent un modeste oratoire qu'ils dédient à la mère de Dieu. Combien de temps vivent-ils ainsi dans cette intimité évangélique? La tradition est muette sur ce point. Martial est certainement retourné à

Limoges; Zachée meurt en solitaire au Roc-Amadour; seule, Véronique paraît être restée attachée jusqu'à la fin à ce premier berceau du christianisme dans l'Aquitaine.

Telle est l'origine légendaire de Notre-Dame de Soulac, appelée plus particulièrement Notre-Dame de Fin-des-Terres. Nostra Domina de Solaco, seu de finibus Ierrix.

Au point de vue purement archéologique, Notre-Dame de Soulac offre un intérêt de premier ordre. Qu'on se figure, non une église, mais une superposition de trois églises, l'une sur l'autre, suivant le plan primitif, de telle sorte que les piliers nouveaux ne sont que la continuation des piliers anciens, et l'on aura une idée de cet étrange monument. La lutte exceptionnelle qu'il a dû soutenir pendant des siècles contre les révoltes et les assauts des vents de mer, explique seule cette bizarrerie sans précédents. L'église a disputé le terrain, pied à pied, à l'invasion incessante des sables.

Trois fois en dix siècles elle a dû crever ses voûtes, abandonner son sol et surélever ses arceaux. Elle n'a perdu courage qu'il y a cent ans à peine, quand le vieux Soulac a été définitivement englouti et que ses habitants désespérés sont allés porter leurs demeures plus loin dans les terres.

Un acte du 16 février 1744 vend au roi de France l'église ensablée jusqu'aux voûtes, contre la somme de dix milles livres, et le roi fait élever, sur le clocher, une balise qui domine encore la plage morne et solitaire.

La fixation définitive des dunes devait permettre à Notre-Dame de Soulac de déchirer un jour le linceul de sable sous lequel elle semblait dormir du dernier sommeil. Bien des fois, depuis trente ans, l'idée de dégager l'église avait été mise en avant, et, à diverses reprises, on avait commencé des travaux que le manque de fonds faisait

toujours abandonner. Depuis trois ou quatre ans, cependant, grâce aux persévérants efforts et à l'ardeur infatigable du cardinal primat d'Aquitaine, les fouilles ont été faites avec assez de suite pour qu'une partie de l'église ait pu être solennellement rendue au culte.



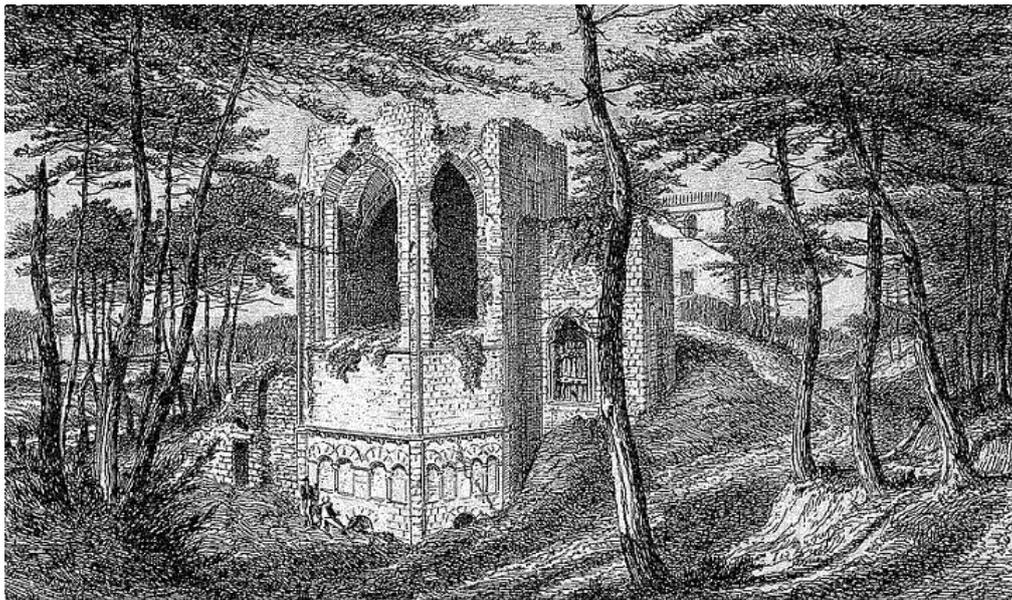
Des déblais nouveaux, commencés le 10 juin de cette année et conduits avec une grande ardeur par le jeune et savant curé de Soulac, ont mis à jour le sol du treizième siècle dans les absides, le transept, et une partie de la travée d'avant chœur. On descend à cette partie nouvellement découverte, par dix-huit marches provisoires.

Et l'on est encore à plus de deux mètres du sol du onzième siècle. De vastes tranchées permettront seules de creuser à cette profondeur, l'eau des dunes s'étant emparée des bas-fonds.

Dans sa masse, l'église de Soulac appartient à l'architecture romane, mais de nombreux détails trahissent l'influence successive des milieux qu'elle a traversés. Deux colonnes de marbre et le tronçon d'une troisième, de façon gréco-romaine, se voient encore aux arcatures du rond-point. Peut-être faut-il voir là les débris conservés d'une construction antérieure, dans la reconstruction faite au sixième siècle par saint Léonce, archevêque de Bordeaux.

Au neuvième siècle, une donation authentique des comtes bordelais donne l'église à l'abbaye de Sainte-Croix, et les religieux bénédictins s'évertuent pour en faire une basilique digne du vaste monastère qu'ils élèvent à côté d'elle. Huit chapiteaux mérovingiens sont encore en place dans le sanctuaire intérieur et dans le transept, sur des colonnes du onzième siècle. Deux de ces chapiteaux sont particulièrement dignes d'attention l'un représente un tombeau, l'autre une chasse avec galerie à jour sur le fûtage.

L'influence de l'art arabe est sensible dans plusieurs de ces chapiteaux dont les entrelacs rappellent ceux de la salle des lions de l'Alhambra.



Les voûtes actuelles accusent une velléité d'ogive et doivent être du douzième siècle. Vers la fin du treizième, l'église paraît avoir été dévastée par la guerre et le feu. Les déblayements du mois de juin ont révélé deux arcs, fortement bloqués, dans l'un desquels se trouvait une meurtrière. Quant au monastère, l'histoire nous apprend qu'il fut détruit, vers 1620, par Jean de Fabas, seigneur de Castel en Dorthe, qui s'en rendit maître après un siège de vingt-quatre heures. Dès le douzième siècle, Notre-Dame de Fin-des-Terres a été un lieu de pèlerinage célèbre.

Au retour de Saint-Jacques de Compostelle, le pèlerin de la Saintonge et de l'Aquitaine s'arrêtait à Soulac, pour une station d'un jour, communiait et brûlait un cierge devant la madone.

La peste noire qui ravagea le pays de Lesparre et qui cessa tout d'un coup, miraculeusement, fit faire au peuple médocain le voeu solennel d'aller tous les ans remercier la sainte protectrice à qui l'on devait l'éloignement du fléau.

On garde encore dans bon nombre de familles du bas Médoc, la besace qui servait à la provision des quatre jours du pèlerinage. Sainte Véronique était en très grande vénération sur toute la côte, elle partageait, avec la mère de Dieu, la pieuse attention et l'affectueuse dévotion des fidèles. Son corps, que la crainte des profanations (1) fit transporter à Bordeaux, reposa longtemps sous l'autel qui lui était dédié, et son nom était invoqué pour donner plus de force à la sainteté des serments .

Encore quelque temps et la résurrection de Notre-Dame de Fin-des- Terres sera complète. Déjà l'antique pèlerinage est rétabli et j'ai compté sept ou huit mille pèlerins accourus de tous les points de la Péninsule, le jour où se fit la translation solennelle des reliques de Martial, de Véronique et d'Amadour, restituées à leur ancien sanctuaire, le 6 juillet dernier.

# Métiers d'autrefois

## **Badestamier**

Le badestamier ou bas-d'estamier était le bonnetier-fabricant de bas tricotés d'estame (ou estaim), nom donné à un fil très retors de laine peignée à chaud et filée à la quenouille. Ce genre de bas, qui avait remplacé les chausses pour les hommes, coûtait assez cher et était porté par les classes aisées; la classe riche portait des bas de soie fabriqués, ainsi que les bonnets, par la même communauté d'artisans.

Les badestamiers étaient particulièrement nombreux en Picardie (Aisne et Somme) et en Haute-Normandie (Eure et Seine-Maritime), en ville et à la campagne: plusieurs milliers d'entre eux travaillaient à domicile pour de petites entreprises.

Ce fut vers le XV<sup>ème</sup> siècle que l'art du tricot fut inventé. Les premiers bas fabriqués de cette manière furent dit-on portés par Henri II aux noces de sa sœur avec le Duc de Savoie.

On ignore le nom de l'inventeur du premier métier à fabriquer les bas; la France et l'Angleterre se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Quoi qu'il en soit, cette industrie se développa d'abord en Angleterre, et ce fut de ce pays qu'un Français, nommé Jean Hindes, importa dans sa patrie en 1656, le premier métier à bas, lequel servit de modèle à ceux que dès lors on construisit en France.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la profession révolutionnée par l'introduction des métiers mécaniques, prit progressivement le nom de bonnetier. Les bas au métier, à la différence des bas tricotés, avaient besoin d'être cousus par derrière. Le badestamier utilisait dès 1857 des métiers circulaires permettant de fabriquer des bas sans couture.

## **Baracancier ou bouracancier**

Tisserand fabricant du camelot, espèce de bouracan, étoffe de laine mêlée de poils de chèvre. Le bouracan ne se foulait pas il devait bouillir dans de l'eau claire à 2 ou 3 reprises. Tissue de grosse laine utilisé autrefois dans la confection de manteaux de pluie.

(" Encyclopédie universelle de Dupiney de Vorepierre" 1857, Paris)

## **Bissetière**

Dentellière, la bisette est une dentelle étroite, de peu de valeur, demi blanche (appelée à cause de sa couleur bise) en fil de lin qui se fabriquait surtout aux environs de Paris.

### **Bordeur de galetoire**

Ouvrier d'une forge industrielle fabriquant des galetières, sorte de grandes poêles sans manche utilisées dans l'âtre des cheminées. Il fabrique aussi des trépieds et des crémaillères pour les cheminées.

### **Ecouteuse de trépassés**

En Bretagne, dans certains villages, femme chargée par les parents des morts de leur transmettre les décisions familiales et prendre conseil auprès d'eux, elle officiait sur les tombes. La mort n'était pas vécue autrefois comme une séparation insurmontable.

### **Ovaliste**

Les **ovalistes** étaient des ouvrières de la [soie](#) dont le travail consistait à appliquer des traitements préparatoires au fil de soie grège au sortir de la filature, afin de le rendre propre au tissage (l'ovale étant la pièce centrale du moulin qu'elles surveillaient). Cette activité s'appelle également le moulinage. Les ovalistes étaient recrutées dans les campagnes voisines de Lyon, étaient payées 1,40 francs la journée de 12 heures, et étaient logées dans des chambres souvent insalubres et surpeuplées.

### **Porte coton**

Disons pudiquement que c'est une charge honorifique qui consiste à assister le roi dans ses besoins naturels, c'est l'employé au service des latrines. Dans la marine aspirant affecté au service d'un gradé (et qui garde en réserve ses gants de coton blanc).

### **Regratier**

Epicier, le regrattier revend au petit peuple des villes les restes des riches tables de l'aristocratie, détaillant de pain, de sel, de poissons de mer, de fruits et toute denrée alimentaire de seconde main, souvent restes de restaurants ou de tables de maisons nobles ou bourgeoises

### **Tabellion**

Fonctionnaire chargé de mettre en grosse les actes dont les minutes étaient dressées par les notaires. *Les tabellions étaient à l'origine distincts des notaires: ils gardaient les minutes et délivraient des expéditions des actes que rédigeaient les notaires*

Aussi officier public faisant office de notaire dans les juridictions subalternes.

## Tillolier

Conducteur" de tillole, de tilhole ou tillote : petite embarcation aussi longue que large et qui n'a ni quille ni gouvernail que l'on pouvait trouver sur les eaux de l'Adour, au Vieux Bayonne et même sur le bassin d'Arcachon. Elle servait à la pêche ou au dragage des rivières.

## Conseiller-Rapporteur du Point d'Honneur

Gentilhomme qui, en chaque baillage, était chargé de régler les différents survenant entre les nobles (dettes, offenses, outrages, etc.) et prévenir les duels. Il était aidé en cela par la maréchaussée.



Matelassière ▲



Rémouleur ambulant



Cordier

*Capella San-Jacobi de Castro-Novo*



*Dessin de Lucien Colaud*